

Il y a encore deux classes d'autres détenus.

L'admission aux travaux domestiques de la prison est considérée comme une faveur, à laquelle les récidivistes de la *seconde* classe ne participent *qu'en cas de besoin*. Ceux de la *première* classe en sont exclus.

Il est permis aux récidivistes de la *seconde* classe seuls d'écrire et de recevoir des lettres. Cependant, tandis que les détenus des autres classes peuvent user de cette permission *une fois par mois*, les récidivistes de la *seconde* classe ne jouissent de cette faveur *qu'une fois dans les deux mois*.

Les récidivistes de la *première* classe sont exclus de la faveur de recevoir la visite de leurs parents ou amis. Cette faveur est accordée à ceux de la *seconde* classe, mais avec cette différence par rapport aux autres classes, que celles-ci en peuvent jouir *une fois par mois*, les récidivistes seulement *une fois dans les deux mois*.

Les jeux de dames, d'échecs et de dominos sont permis dans les prisons pendant les heures libres. Ces jeux cependant sont défendus aux détenus des deux premières classes et, par conséquent, aux récidivistes appartenant à ces classes.

GODEFROI,

*Ancien Ministre de la justice,
Membre de la seconde Chambre des États-Généraux
des Pays-Bas.*

CINQ ANS DE SERVITUDE PÉNALE

PAR QUELQU'UN QUI LES A ENDURÉS.

(Londres. Richard Bentley, New Burlington Street, 1878.)

Une des principales difficultés de toute enquête pénitentiaire est celle de savoir ce qui se passe en réalité dans les prisons. Si l'on se borne à consulter les règlements, on n'a point la garantie qu'ils soient réellement mis à exécution. Si l'on interroge les directeurs et le gardien, on recueille un témoignage qui n'est peut-être pas toujours exempt de parti pris et d'illusions. Si l'on descend jusqu'à faire parler les prisonniers eux-mêmes, on court le risque d'encourager des plaintes intéressées et des calomnies. Aussi doit-on accueillir avec reconnaissance tous les documents qui jettent quelque jour sur la vie intérieure des prisons et cela de quelque côté, de quelque pays qu'ils nous viennent; car les hommes se ressemblent partout, et les difficultés que présente une judicieuse organisation du système pénitentiaire sont les mêmes chez toutes les nations.

Ces réflexions m'ont fait penser qu'on lirait peut-être avec curiosité le compte rendu fidèle d'un livre qui a paru tout récemment en Angleterre sous ce titre: *Cinq ans de servitude pénale par quelqu'un qui les a endurés*. Ce livre a paru sans nom d'auteur, et le secret a été bien gardé. On sait seulement (et par le livre lui-même) que celui qui nous livre ainsi le récit de ses années d'épreuve a été impliqué dans des irrégularités commerciales, dont il s'est trouvé la seule victime sans avoir été le seul coupable, et qu'après avoir subi sa peine jusqu'au bout et passé quelques années à l'étranger, il a reconquis dans son pays une situation aisée et honorable. Le témoignage que nous recueillons est donc

celui d'un homme d'une éducation supérieure, bien placé pour juger et raconter ce qu'il a vu, exempt d'amertume et digne en tout point de confiance. Peut-être trouvera-t-on quelque intérêt à pénétrer avec lui dans la vie des prisons anglaises.

Le récit commence au jour où l'auteur du livre que nous désignerons sous le nom de A, arrive dans la prison de Newgate, où sont provisoirement détenus les individus destinés à passer devant les assises. Il y est amené dans un grand omnibus noir familièrement appelé *the Black Maria*, qui est, assez semblable aux omnibus cellulaires dont on se sert à Paris pour opérer le transport des détenus. Nous séjournerons peu de temps avec A à Newgate, car le régime auquel il y est soumis est, à peu de chose près, celui des prévenus et des accusés à Mazas et à la Conciergerie : emprisonnement cellulaire de jour et de nuit ; faculté de faire venir moyennant argent des vivres du dehors ; libre communication avec les avocats et hommes de loi ; faculté d'écrire et de recevoir des lettres qui passent cependant sous les yeux du directeur de la prison, etc. . . . Ce régime est parfaitement connu de tous ceux qui ont étudié le régime des prisons en France et il serait sans intérêt de s'y appesantir. Notons cependant que le système de la séparation n'est pas suivi avec autant de soin à Newgate qu'à Mazas ou à la Conciergerie. En effet, la chapelle et le promenoir sont communs, ce qui donne aux prisonniers toute facilité, sinon pour se parler, du moins pour se voir, et ce qui enlève au système cellulaire un de ses avantages : celui de tenir les prisonniers complètement inconnus les uns aux autres. A cet inconvénient près et en y ajoutant certaines minuties du règlement qui paraissent inutilement vexatoires, le régime de Newgate ne semble point sujet à critique.

Après quelques semaines de séjour à Newgate, A est condamné à cinq ans de servitude pénale, minimum de la peine qui pouvait être prononcée contre lui. La servitude pénale est, on le sait, dans la législation anglaise, une pénalité qui occupe la place de la réclusion et des travaux forcés dans notre code. Elle peut être perpétuelle et le minimum qui était autrefois de cinq ans a été récemment réduit à trois. Aussitôt après sa condamnation, A est transféré dans une autre portion de la prison de Newgate où il attend son transfèrement dans une des prisons pour peine. Ce quartier de la prison de Newgate répond donc à ce qu'est, dans l'organisation des prisons de la Seine, la maison de la

Grande Roquette. Disons tout de suite que le régime suivi dans ce quartier de Newgate est très-supérieur à celui de la Grande Roquette, prison déplorable dont l'organisation vicieuse et la discipline insuffisante ne sauraient être trop souvent signalées. Dans ce quartier de Newgate, les prisonniers sont maintenus en cellule ; et ils ont à fournir tous les jours une tâche obligatoire en transformant de vieux cordages en étoupe ; ce qu'on appelle dans les prisons anglaises : *oakum picking*. Mais la durée du séjour y est très-courte et au bout de peu de temps, le *Black Maria* vient de nouveau reprendre A pour le conduire à la prison de Millbank qui est située dans une autre partie de Londres. Avant de le suivre dans cette nouvelle prison, il est nécessaire de donner en peu de mots une idée exacte du système pénitentiaire anglais.

Tous ceux qui ont fait des questions pénitentiaires, l'objet de leurs études, connaissent le système qui a été mis en pratique dans les prisons irlandaises par sir Walter Crofton. Ce système peut se résumer ainsi : 1° division de la durée de la détention en trois périodes, dont la première s'écoule en cellule et ne saurait être moindre de neuf mois ; la seconde, dans une prison en commun, et la troisième dans une prison dite intermédiaire où le détenu avant sa libération définitive, vit à l'état de demi-liberté ; 2° adoption d'un système de bons points ou de marques dont l'obtention réduit proportionnellement à leur nombre la durée de la détention, sans que cette réduction puisse cependant s'élever au delà du quart. De ce système les Anglais ont retenu d'abord l'emploi des marques et ensuite la division de la détention en une période d'emprisonnement cellulaire d'au moins neuf mois et une période d'emprisonnement en commun conduisant à la liberté préparatoire avec un *ticket of leave*. Mais ils ont rejeté le système de la prison intermédiaire, qui demeure le trait caractéristique du système irlandais. Ce modeste compte rendu n'ayant aucun caractère théorique, je n'ai point à exprimer ici d'opinion sur les avantages de l'un ou de l'autre de ces systèmes. Je n'ai donné cette courte explication qu'afin qu'il fût possible de suivre A, avec intelligence, au travers de ses pérégrinations de détenu que nous allons reprendre avec lui.

La prison de Millbank, dans l'intérieur de laquelle l'omnibus le dépose, est une de celles où les condamnés à la servitude pénale du sexe masculin passent la durée cellulaire de leur déten-

tion. Cette prison est construite sur un système analogue à celui de la prison de Mazas. Six ailes différentes rayonnent vers un bâtiment central commun où se trouve la chapelle. Le régime de cette prison y est également semblable à peu de choses près à celui de nos maisons cellulaires de Paris, Mazas ou la Santé. Notons cependant que la séparation y est gardée d'une manière moins absolue et que les détenus peuvent, sinon se parler, du moins se voir à la chapelle. Où serait, en effet, l'utilité d'exagérer les précautions pour tenir les détenus inconnus les uns aux autres, puisqu'au bout d'un temps plus ou moins long ils doivent se retrouver dans une prison commune ? A est employé au métier de tailleur, une des industries qui peuvent en effet le mieux s'exercer en cellule. En dehors du temps qu'il doit donner au travail, il peut consacrer tous les jours près d'une heure à la lecture, en abrégant le temps de ses repas, et la bibliothèque de la prison lui fournit pour cela de précieuses ressources. Il peut avoir recours à la même distraction le jour qui est consacré à l'école dont il est dispensé à cause de son éducation supérieure, et la lecture des ouvrages de piété ou d'agrément qu'il trouve dans la bibliothèque de la prison très-abondamment fournie est pour lui une consolation très-grande dont les détenus dans nos maisons cellulaires françaises ne sont peut-être pas autorisés à profiter aussi libéralement. Notons par contre qu'au point de vue du maintien de la discipline intérieure, le personnel des gardiens paraît, d'après le témoignage de A, présenter moins de garanties en Angleterre qu'en France, et qu'il ne serait pas très-difficile aux détenus d'obtenir quelques adoucissements dans leur condition, et à leurs parents ou amis du dehors d'entretenir des relations avec eux, en exerçant sur les gardiens des moyens de corruption. Cette différence tient à ce que l'usage ne s'est pas encore généralisé en Angleterre autant qu'en France d'employer presque exclusivement comme gardiens d'anciens militaires, plus rigoureux observateurs de la consigne, et mieux accoutumés par souvenir de l'ancienne discipline à tenir les détenus à distance que des gardiens tirés de la vie civile qui sont venus parfois échouer dans cette profession, après en avoir inutilement embrassé plusieurs autres. Ces remarques faites, hâtons-nous de quitter la prison de Millbank, où nous n'avons pas grand' chose à apprendre, et d'accompagner A dans sa nouvelle résidence,

la prison commune de Dartmoor, près de Plymouth, où il est transféré au terme de sa période d'épreuve.

Le voyage de Millbank à Dartmoor s'opère pour A dans des conditions qui, si elles n'ont pas été modifiées depuis, montreraient que l'Angleterre est singulièrement arriérée dans le mode de transfèrement des détenus. Il est conduit avec un certain nombre de ses compagnons de détention à la station du Great Western, où on leur fait attendre le départ du train, en rang, les fers aux mains, sous les yeux du public. Par les fenêtres du wagon où on les fait monter, ses compagnons de voyage implorent avec des lazzi la charité du public, et le train ne se met point en marche avant qu'ils aient obtenu, malgré l'intervention des gardiens, du tabac et des cigares. Après un voyage de quelques heures, où ils sont exposés plus d'une fois à la curiosité du public, les détenus débarquent à Plymouth, d'où ils partent en omnibus pour Dartmoor.

La prison de Dartmoor est située, à quelques heures de Plymouth, sur une des falaises les plus élevées de l'Angleterre. Les brouillards y sont fréquents; le vent y est perpétuel. Néanmoins l'état hygiénique des détenus y est satisfaisant, et le climat est plutôt rigoureux que malsain. Une journée suffit à A pour faire connaissance avec le régime auquel il va être soumis. La nuit, il sera renfermé dans une cellule où il prendra également ses repas. Cette cellule a sept pieds de long (le pied anglais est un peu plus court que l'ancien pied français) sur quatre pieds de large et huit de haut, et elle est tellement obscure que le voisinage de la fenêtre est la seule partie où l'on puisse apercevoir un objet distinctement. Le jour, il sera employé avec un certain nombre de ses compagnons de détention dans l'atelier des tailleurs. Il doit cette désignation à une certaine débilité physique, mais la plupart des détenus de Dartmoor sont employés à des travaux extérieurs beaucoup plus rigoureux, les uns à l'exploitation de carrières, les autres à des travaux de défrichement. Les détenus employés ainsi à l'extérieur de la prison travaillent sous la surveillance de soldats qui ont leurs armes chargées et qui ont pour consigne de faire feu sur tout détenu qui tenterait de s'évader. Ces mesures d'intimidation et une forte récompense promise à tout homme qui arrêtera ou dénoncera un détenu fugitif, rendent très-rares les tentatives d'évasion.

On voit du premier coup d'œil les deux différences les plus

saillantes qui séparent le régime de la servitude pénale en Angleterre du régime de la réclusion en France : d'une part, emploi du plus grand nombre des détenus à des travaux extérieurs; d'autre part, séparation absolue des détenus pendant la nuit. Je n'insisterai pas sur la première de ces différences, bien qu'on ait, suivant moi, critiqué avec raison l'exagération des travaux industriels dans les maisons centrales. Mais la seconde constitue au profit de la prison de Dartmoor une incontestable supériorité sur toutes nos maisons centrales. Il y a longtemps que tous ceux qui s'occupent des questions pénitentiaires en France ont signalé avec vivacité les inconvénients sans nombre de ces vastes dortoirs communs où près de deux cents détenus sont entassés la nuit sans surveillance. Un triste procès intenté naguère à la suite d'un crime qui avait ensanglanté la maison centrale de Melun est venu, non pas montrer, mais rappeler combien ces critiques étaient fondées, et mettre de nouveau en lumière les inconvénients de tout genre de cette promiscuité. Il est d'autant plus regrettable de laisser subsister cet état de choses, qu'il serait possible d'y mettre un terme au moyen d'une dépense relativement restreinte en établissant dans les dortoirs de nos maisons centrales le système des cloisons en fer entre-croisées, à l'aide desquelles on est parvenu à l'isolement des détenus dans les maisons centrales de la Hollande. Tant que cette réforme n'aura pas été réalisée, on ne doit perdre aucune occasion d'en signaler la nécessité et l'urgence.

La séparation des détenus pendant la nuit ne suffit pas pour faire disparaître de la prison de Dartmoor tous les inconvénients du système en commun, d'autant que le règlement n'oppose pas aux communications orales des détenus entre eux des barrières trop difficiles à franchir. Dans les ateliers, la conversation est défendue en principe; mais les gardiens ferment les yeux et n'interviennent que lorsque les propos échangés sont trop bruyants. Elle est permise dans les préaux durant la promenade. Les détenus se promènent deux à deux, et bien qu'ils ne soient pas libres de choisir leurs compagnons, qu'ils doivent se mettre en rangs dans l'ordre où le hasard les fait sortir de l'atelier, bien des petites ruses sont employées par les détenus pour arriver à mettre en pratique le proverbe : Qui se ressemble s'assemble. Néanmoins A ne peut toujours se mettre à l'abri de compagnons; qu'il aimerait mieux éviter, et par eux il apprend beaucoup de renseignements

ments dont ceux qu'il nous communique sur les mœurs des voleurs de Londres et sur certaines complicités de la police ne sont pas les moins curieux. Dès qu'il arrive à être un peu connu dans la prison, d'étranges propositions lui sont faites. L'un de ses co-détenus lui propose de fonder ensemble, à leur sortie de prison, une maison de distillerie frauduleuse où ils vendront de l'alcool sans payer les droits, l'autre une fabrique de faux diamants. Inutile de dire que A repousse avec mépris ces propositions; mais combien d'obscurs et vulgaires complots doivent être tramés dans cette maison contre la sécurité publique, on peut par cet échantillon s'en former une idée et s'imaginer aisément que ceux qui se sont rencontrés pour la première fois dans la prison de Dartmoor ne tarderont pas à se retrouver dans les rues de Londres ou ailleurs.

Pour oublier sa triste situation, A n'a qu'un refuge, c'est la lecture : deux fois par jour, pendant l'heure du déjeuner et pendant celle du dîner jusqu'à l'heure du coucher, il peut s'adonner à ce plaisir dans sa cellule. La bibliothèque de la prison le fournit abondamment de livres sans qu'il soit entravé par aucune de ces absurdes réglementations qu'on a eu tant de peine à faire disparaître du règlement des maisons centrales. Mais la cellule seule peut fournir au détenu qui est disposé à en profiter, d'aussi grandes facilités de lecture. Notons à ce propos que la bibliothèque de la prison de Dartmoor est très-bien garnie et que A y trouve non-seulement des ouvrages d'histoire de premier ordre, mais encore des livres de littérature étrangère et de science.

Le séjour de A à Dartmoor est d'environ trois années, durant lesquelles sa constante bonne conduite (il n'est puni que deux fois et encore injustement) lui permet de gagner le maximum du nombre des marques, ce qui abrège d'autant sa détention. On ne saurait nier que ce système qui fait sentir au détenu l'influence quotidienne de sa bonne conduite sur la durée de sa détention, ne soit un puissant stimulant à l'amendement, bien qu'il ne faille pas toujours prendre la stricte observation des règles de la prison pour un symptôme d'amendement véritable et que les bons détenus (comme on dit en style de prison) ne soient pas toujours les plus repentants. L'obtention d'un certain nombre de marques fait passer A dans la catégorie des hommes de second classe ou *tea-men*, ainsi appelés parce qu'on leur donne du thé en place de cacao. Mais un an environ avant sa sortie de prison,

un changement plus important s'opère dans sa condition : on lui fait quitter sa cellule pour l'établir avec un certain nombre de détenus de première et de seconde classe qui sont proches comme lui de leur libération, dans des chambres communes (*association rooms*), où ils dorment, mangent et travaillent en commun. J'avoue ne pas bien comprendre la raison d'être de ce séjour dans les chambres communes, avant la libération, à moins que ce ne soit un souvenir des prisons intermédiaires du système irlandais. Mais l'organisation n'en est pas la même, puisque les détenus n'y sont pas soumis à une surveillance moins incessante, et ces chambres communes me paraissent présenter tous les inconvénients de la promiscuité absolue sans aucun des avantages de la prison intermédiaire. Je dois dire cependant que, d'après le témoignage de A, il aurait dans les premiers temps regretté sa cellule et les heures de solitude qu'elle lui assurait ; mais qu'ayant fini par s'accoutumer à ce nouveau genre de vie, il n'aurait à la fin voulu retourner en cellule pour rien au monde. Peut-être faut-il attribuer cette préférence à la sévérité moins grande de la discipline et à la composition choisie des détenus des chambres communes qui représentent l'élite de la prison. Personnellement, A finit par être investi, comme secrétaire du bureau des travaux, d'un poste de confiance qui lui assure une grande liberté dans l'intérieur de la prison et les derniers mois de sa détention se passent sans qu'il ait trop à souffrir. Enfin, il est envoyé en libération provisoire avec un *ticket of leave*, et après une année passée sur le continent, il revient en Angleterre, où il obtient sa libération définitive et où il occupe aujourd'hui une situation honorable.

Dans cette étude sommaire, je ne me suis attaché à mettre en relief que les traits distinctifs du système de la servitude pénale. J'ai laissé de côté certaines critiques dirigées par A contre le régime intérieur de la prison de Dartmoor : minuties inutilement tyranniques du règlement ; brutalité et arbitraire des gardiens, etc. Ce sont là des points secondaires dont la réforme est facile. Un bon directeur suffit pour cela. Mais, sur l'ensemble du système, je citerai en terminant son témoignage, qui n'est pas assurément sans valeur. « L'opinion que je me suis formée, dit-il, d'après une expérience de quatre années, c'est que le système de l'emprisonnement en commun est radicalement mauvais et doit à tout prix être abandonné... Non-seulement pendant les

quatre années que j'ai passées en prison, j'ai acquis une plus grande connaissance du mal et de la corruption humaine, ainsi que des ruses et des tours des voleurs de profession, que je n'aurais pu le faire partout ailleurs ; mais si j'avais été une nature originellement mauvaise et portée au mal, j'aurais succombé à la tentation ; je me serais laissé aller à la contagion et j'aurais noué des relations qui m'auraient conduit à une vie de vol et de crime. » Il part de là pour suggérer un système de division et de classification des prisonniers dont je n'ai point ici à discuter la valeur. Je me bornerai à dire que son livre mérite d'être inscrit au rang des témoignages dignes de foi qui s'élèvent aussi bien en Angleterre qu'en France contre le système de la promiscuité pure et simple, témoignages dont le nombre et l'autorité finiront par amener tôt ou tard la réforme de ce système déplorable.

Othenin d'HAUSSONVILLE.